



LITTÉRATURES

DU MONDE

Quand des ruffians inventent une ville

Les Chroniques de Zhalie

de Yan Lianke

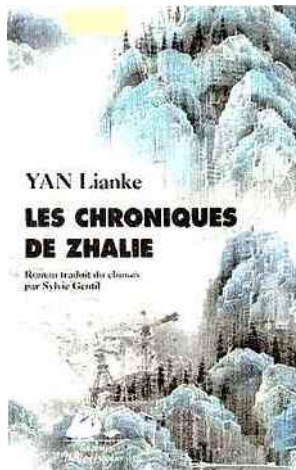
DES LORS qu'un monde paraît ne plus obéir qu'aux lois de l'absurde, il est temps de recourir au « mythoréalisme ». Ce terme inventé par Yan Lianke désigne une façon de rendre sensible par la littérature l'apparente absence de sens qui préside au développement d'une société : « Cette réalité, cette histoire qu'aucune logique ne venait justifier ont provoqué l'accouchement d'une littérature dite "mythoréaliste", soit une manière littéraire originale de montrer une réalité invisible, de la mettre en évidence alors qu'elle est dissimulée, de la décrire quand elle est inexistante », écrit-il dans son préambule. Avec *Les Chroniques de Zhalie*, il en livre un manifeste en acte.

Né en 1958, Yan Lianke, contemporain de Mo Yan et de Yu Hua, premier écrivain chinois couronné par le prix Kafka (en 2014), a vu plusieurs de ses livres interdits dans son pays (1). Ce qui ne l'empêche pas de vouloir, à travers ce dernier roman, « saisir au milieu des ténèbres la "plus chinoise" des causes ». Il entend y dévoiler « la vérité interne, ces deux tiers de l'iceberg sous la mer » de l'expansion de la Chine depuis trente ans.

Il conte la transformation d'un village en mégapole par la grâce d'une prophétie qu'une prostituée et un voleur vont s'employer à réaliser. Un matin, tous les habitants de Zhalie se réveillent après avoir fait le même rêve : ce qu'ils verront en premier sur leur chemin, objet ou personne, leur indiquera la voie que prendra leur destin. Kong Mingliang ramasse un sceau officiel et rencontre Zhu Ying, la fille du chef du village. Il en conclut qu'il doit s'unir à elle et devenir le grand patron de la région.

Il va y parvenir. La jeune femme et lui décident de transformer la bourgade par tous les moyens. Lui se lance dans une série de vols sur les trains de marchandises ; elle

Traduit du chinois par Sylvie Gentil,
Philippe Picquier, Arles, 2015, 515 pages, 23 euros.



prend la tête d'un réseau de prostituées, et c'est le début de l'essor de Zhalie, qui, en trente ans, devient une ville de vingt millions d'habitants. Autour des deux héros, corruption et argent mènent le jeu, sur fond de rivalités familiales, de combats de clans, d'histoires d'amour...

Yan Lianke s'inscrit dans la tradition chère à la littérature chinoise de la légende et de l'allégorie. Tout est symbole, foisonnement d'images et de métaphores, aux antipodes d'un message univoque et direct. Kong Mingliang est un mélange ambigu d'ambition personnelle et de volonté sincère d'offrir à son village les bienfaits du progrès. Cette ascension vers la fortune est portée par un style flamboyant, qui

lorgne du côté du réalisme magique sud-américain ; le merveilleux et la dérision s'y rejoignent, en un hommage délibéré au *Cent ans de solitude* de Gabriel García Márquez. La chronique glisse vers un fantastique burlesque, comme si la folie de l'avidité humaine devait tout détraquer pour s'imposer, à l'instar de ce printemps sans fin qui s'installe, au mépris du cycle naturel...

Ce roman, publié en Chine en 2013, n'a pas été censuré. Mieux : le *China Daily* l'a placé en deuxième position sur sa liste des dix meilleurs romans de l'année. Il ne contient aucune référence à l'actualité, mais il n'en demeure pas moins que, « à la manière du prince qui exhibe sa crasse au soleil », l'auteur a « consigné ici tout ce qu'on ne devrait pas vous dire. Alors, lisez ».

HUBERT PROLONGEAU.

(1) Lire aussi Martine Bulard, « Yan Lianke ou comment les âmes partent du paradis et finissent en enfer », *Planète Asie*, 4 décembre 2012, <http://blog.mondediplo.net>, et Yan Lianke, « Le bras oublié », *Le Monde diplomatique*, août 2014.